La Révolution française
Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française

22 | 2022
L'étranger en révolution(s)

Les visiteurs étrangers et l'espace urbain : un premier pas vers « Une histoire européenne du Paris révolutionnaire » ?

Mike Rapport

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/lrf/6277
DOI : 10.4000/lrf.6277
ISSN : 2105-2557

Éditeur
IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique
Mike Rapport, « Les visiteurs étrangers et l'espace urbain : un premier pas vers « Une histoire européenne du Paris révolutionnaire » ? », *La Révolution française* [En ligne], 22 | 2022, mis en ligne le 20 janvier 2022, consulté le 24 mai 2024. URL : http://journals.openedition.org/lrf/6277 ; DOI : https://doi.org/10.4000/lrf.6277

Ce document a été généré automatiquement le 24 mai 2024.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Les visiteurs étrangers et l'espace urbain : un premier pas vers « Une histoire européenne du Paris révolutionnaire » ?

Mike Rapport

NOTE DE L'AUTEUR

L'auteur voudrait remercier les évaluateurs et M. Alexis Darbon pour les suggestions, commentaires et conseils sur cet article.

Introduction

> Nos regards avides se tournèrent vers cet immense amas d'édifices et s'y perdirent, comme dans l'immensité de l'océan. Mon cœur battait. « La voilà donc, » pensais-je, « la voilà, cette ville qui durant le cours de tant de siècles a été le modèle de l'Europe entière, la source du goût, des modes, dont le nom est prononcé avec respect par les savants et par les ignorants, par les philosophes et les petits-maîtres, par les artistes et les rustres, en Europe et en Asie, en Amérique et en Afrique, dont le nom m'a été connu presque en même temps que le mien même, sur laquelle j'ai lu tant de choses dans les romans, j'ai appris tant de choses des voyageurs, j'ai rêvé et pensé tant de choses ! [...] La voici ! Je vais la voir ! Je vais y vivre ! »[1]

1 Ainsi écrit à bout de souffle le philosophe et historien russe Nikolaï Mikhaïlovitch Karamzine à propos de sa première vue de Paris en 1790. Il était l'un des nombreux étrangers qui ont fait le voyage en France et qui ont été témoins au sein de la capitale française de son tempo révolutionnaire. Les étrangers ont toujours été présents dans les récits historiques des révolutions du dix-huitième siècle, en tant que témoins oculaires qui ont laissé une riche collection de sources écrites, en tant qu'analystes critiques observant ou soutenant la cause révolutionnaire de loin, en tant que

participants aux événements eux-mêmes. Ils ont fourni ainsi des exemples probants, d'une part, du cosmopolitisme révolutionnaire et, d'autre part, de la subversion étrangère. Ils étaient alors des sujets par lesquels l'inclusivité et les limites de la citoyenneté peuvent être mesurées, en suivant le rythme des lois en faveur de et contre les étrangers. Avec le tournant historiographique sur les connexions et les comparaisons transnationales de ces dernières années, les groupes ou individus étrangers font désormais partie des acteurs qui occupent le devant de la scène dans les études sur les révolutions du dix-huitième siècle, en particulier à travers le monde atlantique.[2]

2 Un élément important, bien que souvent tacite, du rôle des étrangers dans les révolutions est l'élément spatial : l'« espace » au sens d'« espace matériel ». Les étrangers, par définition, avaient déjà traversé un espace, quittant leur propre pays pour entrer dans un nouveau pays, franchissant ainsi les frontières politiques et culturelles, et se déplaçant ainsi à travers un environnement qui était, pour eux, « étranger ». Aussi banal que soit ce truisme, l'espace physique pèse sur l'expérience des étrangers dans un contexte révolutionnaire, et surtout dans leurs témoignages, qui expriment la friction entre, d'une part, leurs attentes et imaginaires et, d'autre part, leurs expériences réelles du pays.[3]

3 L'application de théories et de perspectives sur l'espace et les lieux du passé – *the spatial turn* ou le « tournant spatial » – est relativement récente et a été fortement influencée par les doyens de la théorie spatiale, les philosophes Henri Lefebvre et Michel de Certeau. Pour Lefebvre, la « production de l'espace » implique une « triplicité » de celui-ci : les « représentations de l'espace » (ou « l'espace conçu »), la « pratique spatiale » (ou « l'espace perçu »), et les « espaces de représentation » (ou « l'espace vécu »)[4]. Les « représentations de l'espace » sont la manière dont l'espace physique est planifié et l'ordre qui lui est imposé – pour Lefebvre, c'est l'espace conceptualisé, l'espace des scientifiques, des planificateurs, des urbanistes – et qui sont liés aux idées dominantes d'« ordre », soulignées par l'utilisation de signes, de symboles et de connaissances. Les révolutionnaires français avaient leurs « représentations de l'espace » : en adaptant et en embellissant les bâtiments et les espaces préexistants, ils cherchaient à imposer leurs propres idées d'ordre et à inscrire leurs messages sur l'environnement bâti.[5] La « pratique spatiale » incarne la création d'espaces physiques, les relations des individus avec chaque espace, les réseaux issus de leurs différents lieux et les relations sociales qui leur donnent cohérence. De plus, comme les transformations révolutionnaires de l'espace peuvent entrer en conflit avec d'autres usages et normes, la troisième partie de la triade de Lefebvre, les « espaces de représentation », est également remarquable, car elle implique la manière dont les gens vivent réellement, s'approprient et interprètent l'espace de manière symbolique et matérielle, ce qui peut parfois renverser l'ordre imposé par les producteurs de l'espace physique[6]. Lefebvre a bien ses détracteurs et les idées autour de l'espace ont beaucoup avancé depuis ses études, mais, pour des raisons évidentes, le présent article n'est pas le lieu de s'engager dans ces débats[7].

4 Ce n'est pas seulement que les révolutions se produisent dans un espace matériel, c'est aussi qu'elles transforment dans une certaine mesure cet espace au sens social, culturel et physique : elles y laissent leur empreinte[8] – et on peut citer plusieurs exemples, mais parmi eux était la Salle des Machines au Palais des Tuileries, qui a subi une conversion d'un espace appartenant au Théâtre de Monsieur – voire un espace culturel et social ? –

à un espace politique, la chambre de la Convention nationale, avec les embellissements et les motifs républicains et la charpenterie nouvelle pour les sièges des députés[9]. Les révolutions modernes à l'échelle de celles des Américains, des Français et, plus tard, des Russes et des Chinois ont de fortes dimensions culturelles, car le nouvel ordre cherche à transmettre ses messages et ses objectifs aux citoyens, à remodeler leurs sentiments d'identité et de loyauté et même à nourrir un nouveau sens de civisme et de moralité. Cette tâche implique de nouvelles utilisations sociales et politiques de l'espace public, son embellissement physique (avec des slogans, des couleurs, des images, des symboles) et, parfois, son altération matérielle, allant de la destruction pure et simple à son remodelage[10]. Cette expérience a été particulièrement intense en milieu urbain, puisque les villes étaient les centres d'autorité et, comme l'a dit l'historien de la Révolution américaine, Gary Nash, « *the urban crucible* » (le creuset urbain) des révolutions du dix-huitième siècle, avec leurs groupes d'artisans, leurs populations flottantes de migrants, leurs lieux de sociabilité et de débats, et leurs attraits culturels et sociaux, aussi bien pour les visiteurs que pour les citadins[11].

5 Dans mon propre travail sur les dimensions spatiales du Paris révolutionnaire, mes principales sources ont été les archives, surtout la Série F[13] (Bâtiments civils) des Archives nationales, qui contient des matériaux riches sur l'adaptation physique et les embellissements des bâtiments et des espaces publics, en particulier à Paris. Ces archives sont particulièrement riches, souvent techniques, sur la façon dont les régimes successifs, et en particulier la Convention en l'an II et en l'an III, ont adapté les espaces dont ils avaient pris le contrôle – généralement des biens ecclésiastiques et aristocratiques – et ont ensuite cherché à les adapter à leurs propres fins, sous forme de salles de réunion pour les sections et les districts, de casernes pour la Garde nationale, de magasins de céréales, de munitions et d'équipements, d'ateliers d'armement, de prisons, de cimetières et de sites nationaux à grande échelle. Il existe des matériaux intéressants sur les embellissements – décorations aux couleurs nationales et slogans politiques, par exemple – et iconoclasme comme la suppression des symboles de la royauté, de l'aristocratie et de la « superstition ». Cela revient à montrer comment l'adaptation de l'espace matériel – les « représentations de l'espace », selon Lefebvre –, faisaient partie du processus révolutionnaire[12]. Comme Leora Auslander l'a noté pour différentes formes de culture – langue, musique, rituels, objets –, ces changements physiques et ces embellissements s'inscrivent dans la « transformation révolutionnaire du quotidien », visant à avoir « un puissant effet pédagogique », un moyen de lier les citoyens au nouvel ordre et de renforcer, par l'omniprésence de la culture matérielle, créative et linguistique, un sentiment d'appartenance nationale et d'engagement politique[13]. Comme le montre l'exploration éclairante des embellissements révolutionnaires de l'espace urbain par Priscilla Ferguson, le résultat a été « l'inscription de la révolution dans le paysage urbain lui-même, des mots, des noms et finalement des textes », un écran formé des « nombreux textes d'un discours révolutionnaire urbain » comme moyen de faire de Paris un « nouveau paysage révolutionnaire ».[14] On doit ajouter que parmi ces expressions culturelles sont les desseins, les gravures et les peintures, la culture visuelle de la Révolution qui, ensemble, est non-seulement la propagande et une histoire visuelle des évènements, mais aussi une façon d'imaginer l'espace urbain et d'en tailler les perceptions[15]. Tout aussi important pour ce travail, cependant, ont été les Archives de la Préfecture de Police de Paris, où la série AAP contient les rapports des commissaires de police des sections parisiennes, lesquels contiennent beaucoup de détails à l'échelle de la rue sur

la façon dont les gens se sont comportés dans les espaces publics et parfois privés, et sur ce qu'ils auraient dit. Ce genre de source peut enrichir l'approche spatiale car, comme le suggère Henri Lefebvre, l'espace a été créé pour qu'il puisse être « vécu par des gens avec des corps[16] ». Nous nous rapprochons de la façon dont cet espace a été vécu et par qui – et ainsi comment on lui a donné un sens social et culturel – en utilisant des sources qui se concentrent moins sur le matériel et plus sur l'humain.

6 Pour toutes ces raisons, les écrivains étrangers semblent être à la fois des observateurs particulièrement attentifs des changements matériels et sociaux de l'environnement urbain qui se sont produits lors des bouleversements révolutionnaires, et des participants à la vie des rues et des espaces publics. Les étrangers ont noté leurs impressions dans des journaux, des récits de voyage et des lettres. Dans ces récits peuvent être relevées les descriptions des changements matériels – les représentations de l'espace – et comment les gens ont agi dans ces mêmes espaces – les espaces de représentation et les pratiques spatiales. Les étrangers n'étaient pas les seuls à raconter ce qu'ils voyaient et ce qu'ils ressentaient à propos de ces modifications du paysage urbain, mais, voyageant avec des attentes et des idées reçues sur les villes qu'ils visitaient souvent pour la première fois, leurs observations étaient souvent particulièrement nettes et minutieuses et d'autant plus frappantes quand elles ne correspondaient pas à leurs idées préconçues. En tant que visiteurs étrangers, ils avaient souvent un itinéraire et étaient donc des observateurs passionnés d'une gamme de sites à travers la ville. Les récits de voyages peuvent ainsi compléter les archives (qui sont souvent un peu arides, avec leurs factures des artistes et artisans, leurs rapports officiels, leurs plans en noir-et-blanc) avec leurs descriptions vivantes des espaces révolutionnaires et en peuplant les espaces révolutionnaires de vie humaine.

7 Pourtant, nous devons faire attention à la façon dont nous évaluons ces écrits : le récit de Karamzine sur son arrivée à Paris rappelle que les visiteurs arrivent en ville avec leurs propres attentes culturelles[17]. Ces écrits ont été façonnés par le bagage culturel de l'auteur ou de l'autrice, par les objectifs professionnels qu'il ou elle a pu avoir, les thèmes intellectuels et stylistiques de l'écriture de voyage des Lumières, ses perspectives politiques, sa conscience du lectorat pour qui il ou elle écrit, son genre et le contexte révolutionnaire.[18]. La signification particulière de l'espace est également importante pour l'écrivain étranger qui peut à son tour, y projeter son propre point de vue, ce dernier pouvant également être déterminé par le moment précis où l'auteur a observé le lieu en question, comme le Suisse Jakob Heinrich Meister l'avoue lui-même dans la préface de son récit de voyage à Paris : « je n'ai peint, ou plutôt, je n'ai voulu peindre de la France qu'un seul moment, celui dans lequel je l'ai revue[19]. » Cette idée a été soutenue par l'historien James Epstein pour les lieux de la politique radicale à Londres à la fin du dix-huitième siècle. La définition sociale et culturelle d'un endroit particulier et la signification d'actions particulières dans un tel espace sont déterminées par quelqu'un et dans un certain but à un moment particulier[20]. Cette définition peut changer en une seule journée. Combiné avec le problème de la perspective (ou du « biais »), on se trouve là devant une véritable gageure.

8 Néanmoins, les écrits des visiteurs étrangers ont une utilité immédiate – quoi qu'elle soit plus nébuleuse – en ce qui concerne les changements physiques et symboliques de l'environnement urbain. L'espace physique de la ville évoque un sentiment de lieu, ainsi que le propose Leif Jerram : tandis que *l'espace* est matériel, un *lieu* est significatif[21]. Et un sentiment *de* lieu naît de l'environnement physique – bâtiments,

rues et paysages –, combiné essentiellement à son histoire, aux histoires de vie de ses habitants et aux perspectives que ses observateurs lui apportent : comme l'a écrit Delores Hayden, le lieu est « une source de mémoire [...], un tissage où un brin s'attache à un autre[22] » et, lorsqu'une personne se déplace à travers un espace, ce sont de telles significations qui le convertissent en lieu. Comme le note le géographe Yi-Fu Tuan, le *lieu* est la valeur que nous donnons à l'espace : « Si nous pensons à l'espace comme à ce qui permet le mouvement, alors le lieu est une pause ; chaque pause dans le mouvement permet de transformer l'emplacement en lieu ». De plus, notre compréhension de l'espace et du lieu est façonnée par notre « éventail d'expériences ou de connaissances »[23]. Ainsi, alors qu'un Parisien connaît peut-être intimement son quartier, le visiteur aura normalement une *expérience* beaucoup plus limitée – mais, en même temps, il peut *connaître* Paris au travers de ses lectures antérieures. Ainsi, ce qui fait défaut au visiteur dans l'expérience de la ville pourrait être compensé par une connaissance conceptuelle de celle-ci. C'est ce qui ressort des journaux de voyage.[24]

9 Ainsi, les sites parisiens forment non seulement la toile de fond de la vie que le visiteur attend et espère vivre, mais sont également inscrits dans des associations historiques et culturelles opérées par le visiteur. La ville est un dépositaire *de lieux de mémoire*, face auxquels les visiteurs diffèrent non seulement par leur sélection de sites physiques particuliers, mais aussi dans l'importance, les significations et les émotions qu'ils attribuent à ces lieux, en fonction de leurs attentes, de leur but, de leur lectorat attendu et des stratégies littéraires qu'ils adoptent. À une époque de changements politiques et sociaux radicaux comme la Révolution française, de tels témoignages sur la vie de la ville revêtent un caractère d'urgence non seulement parce que les espaces physiques eux-mêmes sont transformés, reflets des contentieux politiques du moment, alors que les révolutionnaires cherchent à y insérer de nouvelles significations, de nouveaux messages, et à y traduire leurs nouveaux buts, mais aussi et surtout parce que les visiteurs investissent leurs propres affects et transmettent leurs propres messages à propos de ces changements à leur lectorat à travers leurs écrits de voyage. En d'autres termes, les témoignages de visiteurs étrangers à Paris en disent beaucoup moins sur les « représentations de l'espace » – la manière dont les révolutionnaires eux-mêmes ont essayé d'imposer un nouvel ordre à l'environnement bâti – que sur les « espaces de représentation ». Ces derniers montrent, d'une part, comment les nouveaux arrangements ont pu être reçus dans la pratique, mais aussi, d'autre part, comment ces changements ont été perçus par ou plutôt représentés auprès des publics *extérieurs* à la France, surtout parce qu'il s'agit de visiteurs étrangers ayant leurs propres attentes culturelles et engagés dans leurs propres dialogues avec leur lectorat « chez eux ». Comme nous le verrons plus loin, les visiteurs étrangers du Paris révolutionnaire écrivent avec un œil sur la politique et la vie culturelle de leurs propres pays : Nikolaï Karamzine comme aristocrate russe qui veut dans son pays une société moderne et européenne, mais menée par l'autocratie ; la britannique Helen Maria Williams comme réformatrice sociale et politique en Grande-Bretagne ; Henrich Meister comme suisse hostile aux mouvements révolutionnaires dans les cantons ; et Friedrich Johann Meyer comme diplomate et radical hambourgeois voulant, d'une part, promouvoir les bienfaits pour l'Allemagne des mouvements démocratiques et, d'autre part, conseiller à ses compatriotes d'éviter les excès de la tourmente révolutionnaire.

10 En outre, si la ville est un espace physique sur lequel les visiteurs projettent leurs propres attentes et interprétations, cet espace est également habité par des gens. Dans les rencontres du visiteur avec les citadins, ses attentes peuvent être infirmées ou

confirmées par les individus ou les groupes qu'ils rencontrent, y compris officiels. De telles rencontres sont imprévisibles : le visiteur est curieux et excité, mais souvent impatient de rencontrer l'inconnu. Le touriste veut que l'inconnu ne soit pas menaçant, mais au contraire satisfasse ses intérêts culturels et sa curiosité. Pourtant, même lorsque les rencontres deviennent désagréables, dans ces récits, elles font partie de la narration, une source de fierté, en quelque sorte, montrant que l'écrivain a traversé l'épreuve, aussi brève soit-elle – et le narrateur tire certainement des conclusions politiques ou morales plus larges de ces rencontres. Tout comme l'importance des sites physiques est façonnée par la perspective et le but du visiteur, il en va de même pour les significations qui sont tirées de leurs observations des gens et de la vie de rue. Dans le contexte du Paris des années 1790, ces récits d'ensemble de l'espace physique et de la vie humaine qui s'y déroule ont été façonnés par la perception des auteurs de la Révolution française. Ainsi, si les descriptions des visiteurs des espaces physiques de la ville révolutionnaire ne sont jamais neutres, elles peuvent au moins révéler diverses possibilités dans les significations et les interprétations de ces espaces sur un plan transnational. Comme les voyageurs écrivaient à l'origine pour leurs compatriotes, ou un public encore plus large, leurs descriptions visaient non pas à raconter leur voyage et leurs expériences telles qu'elles étaient réellement, mais à s'engager dans les débats culturels et politiques de « chez eux » et, parfois, dans le monde plus cosmopolite de la culture des Lumières. En d'autres termes, les descriptions de la ville, de ses espaces et de la vie qui s'y déroule nous en disent moins sur le processus *interne* de la révolution et plus sur les débats internationaux plus larges, à travers l'Europe, à propos de la Révolution française elle-même, mais aussi de l'ordre social, de la réforme, de la vertu civique, de la raison, du progrès et des Lumières, ainsi que sur la manière dont l'environnement urbain du Paris révolutionnaire a été visualisé et utilisé comme un canal pour ces débats .

11 Pour ces mêmes raisons, il est important d'avoir un éventail de points de vue – des femmes écrivaines aussi bien que des hommes, hostiles à la Révolution aussi bien que favorables, issus de diverses nationalités ou origines culturelles et écrivant à des moments différents de la période révolutionnaire. Dans cet article, comme cela sera précisé plus loin, nous analyserons les récits d'une femme – Helen Maria Williams – et de trois hommes – Karamzine, Meister et Meyer. Deux parmi eux sont plus ou moins favorables à la Révolution – Williams et Meyer –, et deux – Karamzine et Meister –, plus ou moins hostiles. Ils représentent quatre différentes nationalités – Williams, britannique avec des origines écossaises et galloises ; Karamzine, russe ; Meister, suisse ; et Meyer, allemand (ou plutôt hambourgeois). Enfin, leurs récits de voyage ont été écrits à différentes étapes de la Révolution : Williams et Karamzine en 1790, Meister en 1795 – pendant les dernières semaines de la Convention thermidorienne et les débuts du Directoire –, et Meyer en 1796 – pendant la période dite du « premier » Directoire, avant le coup d'État de Fructidor. Tandis que, seuls, ces quatre exemples ne peuvent pas embrasser toute l'époque révolutionnaire (ce qui demanderait un ouvrage beaucoup plus vaste), les auteurs cités ici illustrent l'approche proposée par cet article : s'ils sont considérés et analysés ensembles, de manière critique, leurs écrits peuvent alors être révélateurs des changements culturels, politiques et sociaux que les révolutions ont amenés à la vie urbaine et dans l'espace politique au temps des bouleversements sociaux, mais aussi, et bien davantage, de la manière dont ces écrivains ont appréhendé les espaces du Paris révolutionnaire en y plaquant leur propre sentiment vis-à-vis des lieux, nous renseignant ainsi sur les modalités avec

lesquelles la Révolution a à la fois influencé et été utilisée dans les débats culturels et politiques à travers l'Europe et dans le monde atlantique.

12 Le but principal de cet article est donc d'explorer comment les dimensions spatiales de la Révolution française ont été articulées à travers les témoignages de ces visiteurs étrangers, en évaluant comment ces descriptions révèlent les « espaces de représentation », qui s'offraient aux yeux de ces spectateurs. En montrant comment leurs évaluations reflétaient le dialogue que les auteurs entretenaient avec leurs propres préoccupations politiques et culturelles, l'article démontrera comment ces écrits sur le Paris révolutionnaire ont été des éléments essentiels du débat européen plus large sur la Révolution française.

Quatre témoins

13 Il est temps, tout d'abord, de présenter les quatre auteurs et leurs œuvres.

14 Nikolaï Mikhaïlovitch Karamzine arrive à Paris le 27 mars 1790 et y reste jusqu'en juin, date à laquelle il s'installe à Londres. Aristocrate, écrivain, historien et philosophe russe, Karamzine était cosmopolite en ce sens qu'il avait avidement lu au sujet de l'Europe et avait dialogué de façon critique avec les idées des philosophes des Lumières avant son voyage[25]. Il croyait que la libre application de la raison par le public répandrait les Lumières, mais que, en Russie, la meilleure façon d'y parvenir était via un autocrate éclairé dont les énergies, tempérées par son sens des responsabilités et de l'humanité, façonneraient le bien du peuple et de l'État. Pour Karamzine, si Pierre le Grand avait guidé la Russie vers l'Europe au sens politique et militaire, la société russe devait maintenant assimiler la culture européenne afin d'atteindre son propre progrès et son sens distinct de l'identité. Il perçoit donc Paris à travers un prisme avant tout culturel – littéraire, philosophique, historique et artistique – et, de manière moindre, il offre ensuite un commentaire politique sur la Révolution elle-même[26]. Pour Karamzine, Paris était avant tout un centre de la culture européenne ; il connaissait déjà l'Europe à travers sa lecture, mais, lors de son voyage à travers l'Allemagne et la Suisse, puis à Paris avant de traverser la Manche pour Londres (rencontrant, entre autres, Emmanuel Kant et visitant Ferney en cours de route), il voulait voir jusqu'où le monde des Lumières européennes et les traces matérielles du passé européen répondraient à ses attentes. Si ses observations et jugements sur la Révolution elle-même sont rares, ils ne sont pas moins révélateurs de Karamzine comme philosophe et historien russe et aristocratique. La description de son voyage est parue pour la première fois en 1791-1792 dans le *Journal de Moscou* qu'il a fondé à son retour en Russie. Les versions définitives de ses *Lettres d'un voyageur russe* sont parues en six volumes entre 1797 et 1801. Dans sa préface, il affirme ne rien avoir changé, mais le long écart entre son parcours européen et la version définitive publiée suggère le contraire – tout comme, d'une part, l'organisation claire et thématique des lettres parisiennes et, d'autre part, le fait que leur publication définitive ait eu lieu sous le règne du tsar Paul I^{er} (1796-1800), alors qu'il était sage de critiquer tout ce qui faisait allusion aux idées radicales[27].

15 Karamzine, qui a décrit sa routine quotidienne alors qu'il était à Paris dans des détails frappants, a donc principalement visité des sites de la vie intellectuelle et culturelle[28]. Il assiste à une session de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et parcourt d'autres institutions, dont l'Académie française, celles des sciences et de la peinture, et la Bibliothèque royale, se promène dans l'Observatoire et explore les environs de Paris,

dont Chantilly et Versailles. Il se rend aussi à Ermenonville, visitant l'île sur laquelle a été enterré Rousseau, qu'il respecte mais dont il ne suit pas la pensée. Karamzine a également visité des églises, non pas par spiritualité mais pour l'architecture et comme œuvres d'art, telles que l'église du couvent des Carmélites, rue Saint-Jacques, pour voir le tableau de Madeleine par Vigée Le Brun, l'église de la Sorbonne, celle de Saint-Eustache (surtout pour le tombeau de Colbert) et la « nouvelle église de Sainte-Geneviève » (qui devait devenir le Panthéon dès avril 1791 et que Karamzine admire pour son architecture néoclassique). Il s'est également attaché à voir des lieux chargés d'histoire, tels que le Pont-Neuf et la statue de Henri IV, le Louvre, les Tuileries, le Luxembourg, la rue des Écrivains (pour voir la maison de Nicolas Flamel, près de la rue des Lombards). Il a refusé de descendre de sa voiture dans la rue de la Ferronnerie (« J'avais peur de sortir et de poser le pied sur ce sol qui n'avait pas englouti le misérable Ravaillac ») ; est passé par la rue du Temple (« qui rappelle le destin malheureux du célèbre Ordre des Templiers »), et a contemplé les ruines des thermes romains sur la rive gauche[29]. Parcourant la ville en voiture, il n'erre pas trop près des gens ordinaires, sauf lors d'une visite dans une guinguette (« J'ai voulu voir comment s'amuse le bas peuple de Paris[30] »). Il se baigne dans les pavillons chinois, quai du Dauphin, entre le Pont de la Tournelle et l'Hôtel de Bretonvilliers. Pendant ses promenades, pourtant exhaustives, il ne rend que très rarement visite aux sites politiques de la Révolution, sauf pour assister longuement, depuis les loges publiques de l'Assemblée nationale dans le Manège des Feuillants, à la séance du 13 avril 1790, quand les députés ont rejeté la motion de Dom Gerle qui ferait du catholicisme la religion d'état. Il laisse une description évocatrice de l'espace politique du Manège, qui est en même temps un genre de spectacle, en des termes qui sont révélateurs de sa perspective sociale et politique d'aristocrate raffiné, philosophe et hostile à la participation politique du public :

16 Je jetai un coup d'œil sur tous les objets…Une grande galerie une table pour le président et deux autres encore sur les côtés pour les secrétaires en face, une tribune en cercle, des bancs, les uns plus hauts que les autres ; en haut, des loges pour les spectateurs. La séance n'était pas encore ouverte. Autour de moi, il y avait quantité de gens, en grande partie habillés malproprement, avec les cheveux en désordre et vêtus de redingotes. On fit du bruit, on rit environ pendant une heure. Les spectateurs battaient des mains en manifestant leur impatience[31].

17 Contrairement à Karamzine, la radicale britannique Helen Maria Williams a embrassé la Révolution, qu'elle a accueillie dans le sillage de sa vie de poète et d'écrivain dans les années 1780, lorsqu'elle contribuait à la campagne contre l'esclavage et écrivait des poèmes contre la guerre[32]. D'origine galloise et écossaise, l'identité religieuse et culturelle de Williams est celle de la dissidence protestante (son père était presbytérien) et, à Londres, elle s'installe parmi des amis qui cherchent à abroger les *Test and Corporation Acts*, qui excluaient les dissidents religieux des droits politiques, parmi lesquels Anna Barbauld et Richard Price de la *London Revolution Society* qui, en 1789, dirigeait la campagne pour la réforme parlementaire. Les dissidents britanniques étaient plongés dans la culture des Lumières et, pour Williams, la poésie et l'écriture étaient une forme d'instruction morale. Williams adopte un style fortement influencé par le « culte de la sensibilité » de la fin du dix-huitième siècle qui nourrissait le mouvement romantique qui commençait alors à prendre forme. Pour sa biographe Deborah Kennedy, avec la publication de son roman *Julia* en 1790, lequel comprenait un poème sur la prise de la Bastille, le style de Williams est passé de « l'âge de la

sensibilité » à « l'âge de la révolution »[33]. Pour Gary Kelly, Williams a transformé sa « sensibilité prérévolutionnaire en sympathie révolutionnaire » et les réponses émotionnelles de Williams lorsqu'elle visite les sites du Paris révolutionnaire sont une adaptation de ce style littéraire de « sensibilité ». De plus, son style épistolaire, son appel au sentiment et ses réponses émotionnelles démontrent qu'elle cherchait à rester dans ce qui était considéré comme des approches agréablement féminines de l'écriture politique[34].

18 Ainsi, lorsque Williams arriva à Paris à la veille de la Fête de la Fédération, elle s'attendait à voir un lieu et ses habitants animés par le vin enivrant de la liberté retrouvée, mais toujours décrit à travers le prisme de sa « sensibilité » cultivée (« Ma profession de foi politique est une affaire purement de cœur, il auroit été trop absurde de consulter ma tête sur des objets dont elle est aussi peu capable de juger sainement ») et par sa croyance en l'éducation et la littérature comme moyens de promouvoir la vertu et la morale civique. Son choix d'itinéraire reflète son intérêt pour les Lumières et pour les changements que la Révolution avait apportés, tant moralement que politiquement. Sa première visite est à Notre-Dame, à l'occasion du culte de la Fédération, qui comprenait une représentation d'une pièce chorale représentant la chute de la Bastille. Et, bien sûr, elle a assisté avec enthousiasme à la fête elle-même. Elle visite les ruines de la Bastille, rencontre Mme de Sillery, la tutrice progressiste, entre autres, des enfants du duc d'Orléans, assiste à des sessions de l'Assemblée nationale, dont la séance du don patriotique des Françaises qui donnent leurs bijoux à la nation. Enthousiaste pour la Révolution et réformatrice britannique telle quelle était, en décrivant la salle du Manège, Williams offre un témoignage contraire à celui de Karamzine, c'est-à-dire plus sympathique envers le public, qui se comporte en bon ordre :

19 La salle de l'assemblée nationale est longue et étroite ; à chaque bout il y a une gallerie [*sic*] où les gens du peuple peuvent entrer, en venant de bon matin retenir des numéros qui sont écrits à la porte. Celui qui se place au premier de ces numéros entre le premier. Le nombre des places étant fixé, il ne peut jamais y avoir ni confusion ni désordre[35].

20 Williams traverse les arcades du Palais-Royal et voit les Invalides, l'Hôtel de Ville et Versailles (où elle décrit la marche des femmes des 5 et 6 octobre) ; visite certains théâtres parisiens et apprécie la place des Victoires et la place des Vosges (alors encore appelée place Royale). Elle quitte la France début septembre. Ses *Letters written in France, in the Summer of 1790, to a Friend in England*, sont publiées très rapidement après son voyage, imprimées par l'éditeur Cadell dans le Strand à Londres. Il deviendra le premier des huit volumes de ses récits personnels de la Révolution française, les *Letters from France* couvrant la période de 1790 à 1796, revenant en France en septembre 1791 où elle résidera de manière permanente à partir d'août 1792.

21 Les deux auteurs suivants, le Suisse Jakob Heinrich Meister et l'Allemand Friedrich Johann Meyer, se sont rendus à Paris après la « Terreur ». Meister connaissait bien Paris, y ayant vécu presque continuellement de 1766 jusqu'à ce qu'il émigre en l'automne de 1792 d'abord à Londres avant de retrouver la Suisse. Ainsi, les idées préconçues de Meister de la ville n'étaient pas fondées seulement sur des idées reçues, mais bien sur son expérience précédente. Néanmoins, à son arrivée à Paris le 22 septembre 1795, il s'attend à entrer dans une ville que les bouleversements sociaux et politiques ont défigurée. Ses opinions étaient sans doute teintées par le fait qu'il avait perdu la majeure partie de son argent lors de son émigration (y compris une rente

viagère qu'il avait reçu de son ami Jacques Necker). À ces déboires personnels et matériels s'ajoutaient ses propres conceptions de la raison humaine et du progrès moral. Après avoir succédé à Friedrich Melchior Grimm comme rédacteur en chef de la *Correspondance littéraire* en 1773, il avait plongé dans la culture intellectuelle cosmopolite des Lumières, conservant une correspondance avec, entre autres, Johan Kaspar Lavater, Ugo Foscolo et Jean-Baptiste-Antoine Suard. Il était un ami de Diderot, de Necker et de Madame de Staël, avec qui il entretenait une correspondance[36]. Sa politique était prudemment progressiste, fondée sur une croyance dans le lent fonctionnement de la raison humaine et il était donc explicitement hostile aux bouleversements soudains et révolutionnaires et à l'application de dogmes radicaux. Après 1789, et surtout après sa fuite de Paris à Londres en septembre 1792, il devient beaucoup plus critique à l'égard des encyclopédistes, auxquels il attribue la responsabilité des traumatismes de la Révolution[37].

22 C'est ce bagage culturel et personnel qui a façonné ses attentes et ses observations sur Paris à son retour en 1795. Au tout début de son voyage, il avoue franchement qu'il déteste les révolutions. Comme Karamzine, l'itinéraire de Meister est caractéristique de la culture des cercles très cosmopolites des élites éclairées qu'il a fréquentés toute sa vie : les quartiers qu'il décrits sont les plus huppés, tels que la Chaussée d'Antin, les hôtels autrefois aristocratiques du faubourg Saint-Germain et le dôme des Invalides, « cette magnifique maison de Dieu qu'on a traitée comme celle d'un aristocrate ou d'un émigré ». Il consacre beaucoup de lignes au Muséum (le Louvre) et, en tant que critique littéraire, consacre tout un chapitre aux théâtres et aux spectacles. Il s'est rendu aux Tuileries et a assisté à des séances de la Convention et, lorsqu'il était en affaires, a passé du temps dans la maison d'un juge de paix. En attendant que le juge écoute les plaintes et les cas de citoyens :

23 Je ne voulus point l'interrompre, et je fus bien récompensé de ma discrétion par le plaisir que j'eus d'être témoin de la patience et de la sagesse avec laquelle mon juge écoutait tout le monde, réduisait le sujet de chaque différend au terme le plus simple, et rappelait presque toujours les prétentions les plus déraisonnables, les plaintes les plus amères, les animosités les plus emportées, au respect de la justice et de la loi[38].

24 C'est donc dans l'espace de la maison du juge que Meister trouve les qualités de justice, sagesse et vertu civique qui sont conformes à sa croyance en un progrès raisonné et prudent soutenu par la moralité. Tout en critiquant la Constitution de l'an III, il avoue que, selon lui, c'était la meilleure des constitutions produites jusqu'à présent par les révolutionnaires, grâce à la séparation des pouvoirs[39]. Il a également consacré beaucoup de pages au soulèvement de Vendémiaire, qui a eu lieu alors qu'il était à Paris : bien qu'il n'en ait pas été témoin oculaire, il affirme avoir recueilli les détails de ceux qui en étaient[40].

25 Pour l'Allemand et Hambourgeois, Friedrich Johann Lorenz Meyer, le voyage à Paris fait partie de la délégation de Hambourg au Directoire en 1796, cherchant avec succès à lever l'embargo commercial français sur leur ville, qui était en place depuis l'expulsion du ministre français en 1793. Juriste, journaliste et traducteur, Meyer était un ami des philosophes radicaux allemands Friedrich Gottlieb Klopstock et Georg Heinrich Sieveking (ce dernier fut le diplomate de premier plan lors de la mission de 1796 à Paris). Ayant des amis et des parents impliqués dans la création de la République de Mayence (en 1792-1793), il était plus explicite dans ses sympathies envers la Révolution que Meister – et il est donc arrivé dans la capitale française avec des attentes plus

grandes. Une bonne partie de ses descriptions, comme celles de Williams, cherche à désamorcer ce qu'il considère comme des idées fausses et à nuancer les exagérations de ses compatriotes au sujet de la Révolution. Néanmoins, alors qu'il était prêt à accueillir la Révolution dans sa vision du monde, il croyait au fond que la clé du progrès humain était la raison et l'éducation plutôt que des bouleversements violents, de sorte que son commentaire comporte aussi bien des critiques que des louanges[41].

26 Ses intérêts politiques et culturels se reflètent dans l'itinéraire de Meyer, qui commence à son arrivée à Paris le 31 mars 1796 et se termine le 4 juillet de la même année – il donne même la date républicaine, 16 Messidor, dans son carnet de voyage. Meyer, cas unique parmi ces quatre écrivains, décrit les formalités que les étrangers doivent subir au bureau de la police du palais de justice. Cela fait, il se promène à travers la ville : le Pont-Neuf, les quais, le Palais-Royal, les jardins et palais des Tuileries, la place de la Concorde, les Champs-Élysées, les Boulevards, la place des Victoires, la place Vendôme, la Bastille, le Temple, les Invalides, les théâtres et ce qu'il appelle les « divertissements publics ». Il a trouvé que « le ton bruyant de la grosse joie, de la musique & de la danse, qui retentissait surtout dans les fauxbourgs & dans les maisons où se rassemblait le petit peuple, est devenu beaucoup moindre[42] ». Pour Meyer, cette diminution des fêtes dans les espaces et quartiers populaires était causée par les « circonstances », parmi lesquelles étaient l'envie de la paix, « tant désirée », la stérilité des fêtes officielles (« guères propres à inspirer la joie ») et le changement de l'opinion parmi le peuple[43] : sans qu'il le dise d'une manière explicite, Meyer parle peut-être des effets de la crise financière et de la disette de l'an IV[44]. En traduisant ses vues progressistes, et soucieux d'informer – non sans critique – ses compatriotes allemands sur le nouvel ordre civique et son fonctionnement, il propose également des descriptions détaillées des différents journaux et de leurs lignes éditoriales, des fêtes civiques, du Panthéon, du conseil des Cinq Cents, du conseil des Anciens, du Directoire, des ministres, d'Emmanuel Sieyès, de l'esprit public et des conjurations – et le premier des deux volumes se termine par ses propres expériences face au décret de bannissement contre les étrangers après l'arrestation de Babeuf et des Égaux. Dans le deuxième volume, consacré presque entièrement aux établissements d'enseignement et de sciences et aux arts et aux manufactures, il se rend à Saint-Germain-en-Laye et à Versailles – et tout cela au milieu d'un agenda déjà chargé par la diplomatie.

Quatre étrangers face à la ville révolutionnaire

27 En juillet 1790, Helen Maria Williams et ses compagnons visitent le site de la Bastille lors des célébrations immédiatement après la Fête de la Fédération :

28 Les ruines de cette exécrable forteresse avoient été changées, comme par la baguette d'un enchanteur, en une scène de plaisirs et de charmes. Le sol étoit couvert d'un gazon nouvellement rapporté, sur lequel étoient plantés des rangs d'arbres, qu'éclairoient des guirlandes de feu. La gaîté du peuple étoit la plus vive et plus bruyante que par tout ailleurs. Les félicitations mutuelles, les horreurs du passé, le sentiment de la félicité actuelle, ses cris répétés de vive la nation, retentissent encore à mon oreille enchantée. [45]

29 Pour Williams, comme pour d'autres, les ruines de la Bastille avaient un double sens : d'une part, sa destruction – et les célébrations populaires sur ses ruines, transformées en espace vert – promettait une nouvelle aube, un nouvel ordre civique parmi les

citoyens. D'autre part, c'était aussi un symbole de tyrannie, des injustices de l'ancien ordre, de son architecture démolie, des vestiges redondants du passé[46]. Faisant le tour de ce qui restait des ruines à la lampe, elle écrit :

30 Dieu de bonté ! Et l'on trainoit des créatures humaines dans ces horribles habitations, au gré d'un pouvoir arbitraire et despotique [...]. Il y avait ce me semble un plus grand nombre de ces cachots, que l'esprit du tyran le plus endurci lui-même, n'eût pu s'imaginer [...]. On a trouvé dans quelques-uns de ces cachots, des squelettes desséchés, portant encore des fers sur leurs os à moitié réduits en poussière[47].

31 Pour Williams, comme l'a démontré Halina Adams dans un article brillant, la signification des bâtiments historiques, en ruines ou intacts, ne consiste pas seulement à rappeler le destin des ordres sociaux et politiques, vestiges d'anciens régimes sur lesquels se lamenter, mais leur apparence physique, architecturelle et leur matérialité servent de canaux qui permettent des ruminations ou une confrontation intellectuelle avec les grands courants politiques et culturels du passé. Les ruines de la Bastille, donc, ne représentent pas seulement la tyrannie de l'Ancien Régime au moment où il est conceptualisé comme tel, mais précisément la rupture avec cet ordre et le commencement d'un nouveau[48].

32 Aussi est-il frappant de constater que, pour Williams, la caractéristique décisive d'un bâtiment n'est pas son âge, mais son embellissement révolutionnaire. En visite à Rouen, elle remarque :

33 La cathédrale est un édifice magnifique [...]. Mais ce n'est plus ce qu'il y a *d'antique* ; mais ce qu'il y a de *moderne* qui attire le plus puissamment l'attention en France. Rien dans cette cathédrale gothique ne m'a autant intéressée que le drapeau consacré qu'on a suspendu au-dessus de l'autel depuis la fédération. La devise en est « Vive libre ou mourir ». J'espère que tout français qui entre dans la cathédrale de Rouen, [et qui] se respecte du fond de son âme [crie] : « Vivre libre ou mourir ! »[49].

34 Pour Williams, le drapeau suspendu au-dessus de l'autel de la cathédrale de Rouen représentait la détermination d'« un peuple qui vient de rejeter le joug de la tyrannie », qui « ne sera pas sans doute si facilement tenté de le reprendre, de reconstruire les cachots qu'il a si récemment détruits »[50]. Ce qui importe, pour Williams, c'est l'unité, la conquête de la liberté et la détermination de la nation à la soutenir. Tandis que, pour Karamzine, les lieux de Paris sont inscrits dans des associations historiques et littéraires, pour Williams, l'important c'est le peuple lui-même qui, en incluant dans cet espace matériel le moment présent de rupture, donne à cet espace sa signification. Même les symboles du nouvel ordre, aussi inspirants soient-ils, sont moins dignes d'attention pour Williams que les actions et les réponses du peuple. En participant à la fête de la Fédération, elle écrit :

35 C'étoit eux, c'étoit la nation qui formoit le spectacle. Je vous parlerai de mille drapeaux ondoyans dans les airs, d'arcs de triomphe décorés avec art, d'autels sur lesquels fumoit l'encens de deux cent mille hommes formant une longue et majestueuse procession ; mais comment vous peindre la conduite et les impressions des spectateurs ? Comment rendre les sensations impétueuses, l'ivresse et la joie de cette immense multitude ? [...] Le Champ de Mars présentoit un vaste amphithéâtre autour duquel régnoient quarante rangs de siéges élevés en gradins sur un terrein en pente et formés avec des planches. Vingt jours d'un travail animé par l'enthousiasme d'un grand peuple avoient achevé ce grand ouvrage qui sembloit demander des années. Dans ces travaux, toutes les

distinctions de rang et de parti avoient été oubliées. Les citoyens de tous états, tous pleins d'un même esprit, tous glorieux de manier la bèche, s'étoient empressés d'assister les ouvriers à ce grand oeuvre d'où [dont ?] sembloit dépendre le salut commun.[51]

36 Mais, elle sait aussi très bien qu'en agissant ainsi sur l'espace, la Révolution veut créer ses propres *lieux de mémoire*. En effet, les ruines de la Bastille, comme moment de rupture, et la Fédération, comme moment d'unité, créent ce que Lynn Hunt a appelé « le présent mythique » (*the mythic present*)[52]. La Bastille et le Champ-de-Mars sont devenus des lieux où s'inscrit un nouveau récit de l'unité et, surtout, d'une communauté de citoyens libres et égaux. Williams espérait que ces sites prendraient une importance historique, une signification qui continuerait à éclairer et à inspirer les générations futures :

37 Oui, la nation française maintiendra et transmettra d'une manière inviolable à ses derniers neveux les droits sacrés de la liberté ; les siècles à venir célèbreront avec la plus vive reconnaissance, le 14 juillet : les étrangers qui visitant la France voleront au champ de Mars, pleins de ce saint enthousiasme qu'inspire la vue d'un lieu qui fut la scène d'un si grand événement. Je les entends s'écrier, ce me semble : « C'est ici qu'une grande nation assemblée s'est dévouée à la Liberté ! » Je les vois s'indiquer l'endroit où étoit l'autel de la patrie. Je les vois chercher avec ardeur celui où selon la tradition on avoit placé l'assemblée nationale ![53]

38 Pour Williams, les principes sur lesquels le nouvel ordre civique serait fondé étaient véritablement universels. Dans un passage célèbre, elle a été emportée par la foule massée de personnes dans le grand théâtre de la fête de la Fédération : « Vous ne supposerez pas que je pusse être spectatrice indifférente d'une pareille scène. Oh ! Non, dans un pareil moment toute différence de pays étoit effacée de ma mémoire ; c´étoit le triomphe du genre humain que je voyois, c´étoit l'homme réclamant et établissant les plus nobles de ses droits, et il ne fallait qu'un sentiment ordinaire d'humanité pour devenir en cet instant citoyen du monde[54]. » Un peu plus tard, pendant la fête sur les ruines de la Bastille, elle répète : « Et moi aussi, quoiqu'étrangère sur cette terre de Bonheur, je me réjouis de la joie de ses habitans ; je joignis ma voix à ce concert universel, et de tout mon Cœur, de toute mon âme, je criai à l'unisson : vive, vive la nation[55] ! » Comme l'a fait remarquer Mona Ozouf, la Fédération était censée représenter, en termes spatiaux, l'unité de la nation sous une seule loi et un seul roi[56]. Mais, pourrait-on alors se demander, où s'arrête cet espace symbolique ? Williams a incorporé ce symbolisme spatial un peu plus avant : sa présence même sur les deux sites (le Champ de Mars et la Bastille) et, surtout, son engagement sincère avec les célébrations semblaient démontrer que la liberté pouvait embrasser toute l'humanité. En effet, si la France ne constitue qu'une partie de l'humanité, les étrangers en France, comme Williams, pouvaient voir dans la Révolution et même dans les espaces où se déroulaient les évènements la construction de l'avenir politique pour tous les peuples.

39 Pourtant, si Williams a insufflé des significations positives et universalistes aux transformations et embellissements des espaces publics parisiens, pour Nikolaï Karamzin, présent dans la capitale quelques mois plus tôt, les significations à déchiffrer dans ces espaces urbains – dans les rares occasions où il reliait ces significations au bouleversement révolutionnaire – étaient plutôt un affront au monde cosmopolite et culturel dont l'aristocrate, ancien officier de garde russe et philosophe, faisait partie. En utilisant un autre dispositif littéraire pour transmettre l'humeur – la météorologie –,

il estime que « Paris n'est plus maintenant ce qu'il était. Un nuage menaçant est venu planer sur ses tours, et obscurcit la splendeur de cette ville, jadis somptueuse [...]. Les horreurs de la Révolution ont chassé de Paris ses habitants les plus riches ; la noblesse la plus illustre s'est éloignée en pays étranger ; et ceux qui sont demeurés ici vivent en grande partie dans le cercle étroit de leurs amis et de leurs parents[57]. »

40 Pour Karamzin, le bouleversement social est représenté en termes spatiaux par une promenade dans la rue Saint-Honoré, accompagnée d'un ecclésiastique (peut-être fictif) qui pointait les différentes maisons où diverses figures aristocratiques tenaient autrefois des cercles, des salons et des récitals : « Vous êtes venu trop tard à Paris ; les temps heureux sont passés ; les soupers divertissants ont pris fin ; *la bonne compagnie* s'est dispersée dans tous les coins de la terre[58]. » Tandis qu'Helen Maria Williams a été attirée par les espaces révolutionnaires à Paris, pour Karamzine, les évènements ont eu un effet centrifuge sur les espaces où, quelques années auparavant, cette *bonne compagnie* se rassemblait. La concentration de Karamzin sur la couche supérieure des anciennes élites en 1790 est frappante. Bien que cette année n'ait certainement pas été « l'année tranquille de la Révolution » – la province a été le théâtre de violences et Paris celui de nombreuses frictions de plus faible intensité –, l'émigration à laquelle Karamzine fait allusion était celle des officiers de l'armée, parfois suivis par leurs hommes, et des royalistes irréductibles peu disposés à accueillir une monarchie constitutionnelle : il restait encore beaucoup de ci-devant aristocrates à Paris. L'émigration avait encore un long chemin à faire. On sent une certaine exagération de la part du mystérieux *abbé*.

41 Alors pourquoi cette description élégiaque de la rue Saint-Honoré ? Étant donné que ses lettres n'ont été imprimées sous forme définitive qu'à partir de 1797, il est possible que Karamzine dise à son lectorat russe et aristocratique ce qu'il voulait entendre à une époque où le tsar Paul Ier isolait l'Empire de la contagion des influences d'Europe occidentale. Le public est important pour comprendre l'évocation par Karamzine de son désespoir en descendant la rue Saint-Honoré. Il utilise l'*abbé* pour exprimer son jugement du lieu où il situe au final le blâme : la rationalité excessive des Lumières qui, au cours du dix-huitième siècle, s'est insufflée dans la société même qui avait aujourd'hui disparu (« tout le monde philosopha, se donna de l'importance, subtilisa et introduisit dans la langue des expressions nouvelles, étranges[59] »).

42 Pour Karamzine, donc, la leçon tirée de sa promenade dans la rue Saint-Honoré s'inscrit dans un dialogue culturel plus large au sein des Lumières, et notamment dans le contexte russe. La conversation de Karamzine avec le prêtre reflète, d'abord, son propre style littéraire : un dévot de Laurence Sterne, la version publiée de ses *Lettres d'un voyageur russe* devait beaucoup au roman de l'écrivain britannique, *A Sentimental Journey*, qui est devenu un modèle non seulement pour Karamzine, mais aussi pour son contemporain, Alexander Radishchev, dont le *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou* (1790) s'est inspiré du « travelogue sentimental » de Sterne, un récit qui prétend être un rapport sur les conditions sociales dont le voyageur a été témoin, mais qui est présenté à travers le prisme de la conscience sociale de l'auteur. Comme le roman de Sterne, le texte de Radishchev est parsemé de conversations et de documents qu'il aurait rencontrés au cours de son voyage. Le récit de Karamzine adopte les mêmes dispositifs – et sa promenade avec l'abbé pourrait être interprétée en ce sens. Karamzine, en d'autres termes, s'attaquait explicitement – par la voix du prêtre – à la rationalité clinique plus extrême des Lumières et, à travers elle, à la Révolution

française, mais il déployait aussi le « sentimentalisme » littéraire à l'instar de Laurence Sterne. Cela faisait partie d'une approche plus large de l'écriture qui placerait Karamzine parfaitement à la jonction entre les Lumières et le romantisme à l'aube du dix-neuvième siècle : en fait, on se souviendra de lui comme du« Sterne russe »[60].

43 En outre, les Lumières, pour Karamzine, ont été une école qui lui ont inculqué l'horreur des expériences constitutionnelles et des changements radicaux. Dans la lettre qui suit immédiatement, Karamzine offre son point de vue sur le progrès social :

44 Toute société civique, fondée par les siècles, est chose sainte pour les bons citoyens ; et la plus imparfaite elle-même a de quoi nous étonner par une harmonie, un équilibre, un ordre qui sont des merveilles. L'« Utopie » sera toujours l'illusion d'un noble cœur, ou ne pourra se réaliser que par l'insensible action du temps, au moyen des progrès lents, mais sûrs et sans danger, de la raison, de la culture, de l'éducation, des bonnes mœurs. Lorsque les hommes seront convaincus que la vertu est indispensable à leur propre Bonheur, alors l'âge d'or viendra, et sous n'importe quel gouvernement on goûtera en paix la félicité de la vie. Par contre, toutes les secousses violentes sont funestes, et chaque rebelle se prépare l'échafaud à lui-même. Confions-nous, mes amis, confions-nous au pouvoir de la Providence ! Elle a certes son plan, et tient le Cœur des souverains dans sa main. Cela suffit[61].

45 Dans cette optique, la complainte de Karamzine face à la perte de la société dorée de la rue Saint-Honoré est en fait moins la plainte d'un aristocrate que, dans le contexte russe, une prise de position dans le débat à long terme sur les Lumières et la réforme. Face au camp faisant pression pour un changement plus radical incarné par le conseiller Mikhaïl Speranskii (d'abord sous Catherine II puis sous Alexandre Ier) Karamzine se range du côté conservateur[62]. Quand bien même l'Européen de culture qu'était Karamzine voulait voir l'esprit des Lumières se répandre en Russie, et quand bien même il était parfaitement conscient de l'« arriération » de la Russie par rapport à l'Occident, il voyait l'autocratie, et non la monarchie constitutionnelle, comme le cadre qui façonnerait le progrès russe – d'où son insistance sur le progrès lent mais sûr de la raison, la culture, l'éducation et la morale, combinée avec son appel à mettre sa foi dans les bonnes intentions du souverain. Le dépouillement de la vie culturelle élitaire de la rue Saint-Honoré résonne donc comme un avertissement aux Russes, d'abord contre l'application frivole des abstractions, mais aussi contre toute tentative doctrinaire de forcer le rythme du changement social et politique.

46 La même combinaison de « sentimentalisme » et d'un avertissement contre les dangers de la propagation surchauffée des idées téméraires ressort de la représentation du Palais-Royal par Karamzine. La brève description d'Helen Maria Williams souligne – en accord avec sa description générale des Français – le bonheur de la foule : « la voix de la gaieté seule se fait entendre de toutes les parts. On n'y voit que des figures riantes ; de sorte que je ne crains pas de prononcer qu'on ne trouve en aucun endroit sur la surface de la terre, un lieu aussi amusant que le palais royal[63]. » La réaction de Karamzine face au Palais-Royal est, dans deux passages distincts, un mélange d'un assaut vif et kaléidoscopique sur les sens contrebalancé par un avertissement. Il évoque tout d'abord le luxe des galeries du Palais-Royal :

47 [qui] est disposé de la façon la plus admirable, pour la séduction des yeux et éclairé par des feux clairs de diverses couleurs, qui éblouissent la vue – Figurez-vous une masse de gens affluant dans ces galeries et marchant en arrière ou en avant, uniquement afin de se regarder mutuellement ! – Là aussi l'on voit des « cafés », les premiers de Paris, où

tout est également rempli du monde, où on lit à haute voix les gazettes et les journaux, où l'on fait du tapage, où l'on se querelle, où l'on prononce des discours, etc. [...] La tête commençait à me tourner. Nous sortîmes des galeries et nous nous assîmes dans l'allée de marronniers du *Jardin du Palais-Royal*. Là régnaient le calme et l'obscurité. Les arcades épanchaient leur lumière sur la verdure des rameaux, mais cette lumière se perdait dans leurs ombres. D'une autre allée s'échappaient les sons lents, voluptueux d'une tendre musique ; un petit vent frais faisait frissonner les jeunes feuilles des arbres. – Des « nymphes de joie » s'approchèrent de nous l'une après l'autre, nous jetèrent des fleurs, soupirèrent, se mirent à rire, nous appelèrent dans leurs grottes, nous y promirent quantité de plaisirs et disparurent comme les apparitions d'une nuit de clair de lune. Tout me semblait enchantement, île de Calypso, palais d'Armide. Je me laissai aller à une agréable rêverie, et mille pensées romanesques pénétrèrent dans mon âme[64]...

48 « La tête commençait à me tourner »... Karamzine livre un kaléidoscope d'images qui font appel aux sens et aux sentiments : le chatoiement chaleureux des lumières, les feuilles vertes des marronniers, l'obscurité des ombres, le son des voix, les murmures des flâneurs, la fermentation des lecteurs des journaux, la musique flottante, la sensation du vent et le son des feuilles bruissant dans la brise. Il évoque aussi les plaisirs du luxe – les somptueux magasins des galeries, les cafés, la musique, et l'opportunité de badinages sexuels. Le désordre avoué de ses pensées (« et mille pensées romanesques pénétrèrent dans mon âme »), sa rêverie déclenchée par l'atmosphère du Palais-Royal ne sont pas les marques critiques d'un voyageur des Lumières, mais bien plutôt celles d'un poète pour qui les sensations parlent autant de la vérité que de la raison – un poète pour qui les sens peuvent réveiller l'esprit humain. Il est sans doute significatif qu'il faille attendre des dizaines des pages avant de revenir au Palais-Royal, lorsque Karamzine décrit l'*arbre de Cracovie* :

49 Sous son ombre impénétrable se rassemblaient nos vieux politiciens, et, assis en cercle, devant une coupe de limonade, sur un canapé de gazon, ils se communiquaient mutuellement les secrets des gazettes, des informations importantes, des conjectures pleines de finesse [...]. Le duc d'Orléans écrit son nom dans l'histoire à la façon d'Érostrate : son génie est le méchant génie de la destruction[65].

50 Pour Karamzine le Palais-Royal a deux qualités : d'une part, celle du luxe et des sensations qui rappelle une continuité des plaisirs malgré la tourmente révolutionnaire ; d'autre part, celle du berceau de la Révolution – un avertissement, encore une fois, contre la circulation des « conjectures » qui mènent à la destruction. Il se livre volontiers à la première, mais recule face à la seconde, et c'est peut-être pour cela que les deux passages sont séparés dans son récit par soixante-quinze pages.

51 Parmi nos quatre auteurs, c'est le Suisse, Jakob Heinrich Meister, qui fournit les descriptions les plus détaillées de ce qu'il voit des changements physiques sur l'environnement urbain. Après un séjour récent et de longue durée, ses observations tirées de son voyage sont très âpres, comme celle de Karamzine. Le choix précis des lieux qui suscitent ses commentaires sont les beaux quartiers. Il s'émerveille devant la chaussée d'Antin, mais c'est le sort du faubourg Saint-Germain, foyer, avec le faubourg Saint-Honoré, des hôtels de la noblesse, qui attire son attention :

52 Il y a des quartiers de Paris qui paroissent entièrement déserts, et vous devinez sans peine que le plus abandonné de tous est ce beau quartier du faubourg St. Germain, où dans des rues entières de palais, on ne voit plus que quelques grands hôtels occupés par

les nouvelles administrations de la République ; si vous avisez d'entrer dans un de ceux sur le frontispice desquels on lit en grosses lettres rouges ou noires, *propriété nationale à vendre,* vous serez effrayé de l'état de dégradation où vous le trouverez ; la plupart sont dépouillés non seulement de meubles, de glaces, de lambris, de baguettes ; sous prétexte d'enlever les plombs des toits, et le salpêtre des caves, on en a laissé ruiner encore toute la boiserie, et même souvent jusqu'au murs. Partout où les comités révolutionnaires ont pénétré, l'on croit reconnaître la trace du passage désastreux d'une armée de Huns ou de Vandales. Il ne faut pas oublier non plus ici tous les hôtels culbutés et dévastés par les quarante-quatre sections de Paris, qui se sont emparées successivement des plus belles maisons qu'elles ont trouvées vides dans leurs quartiers, pour y placer leurs bureaux et leur corps de garde[66].

53 Meister n'exagérait peut-être pas, notamment à propos du faubourg Saint-Germain. Comme Ralph Kingston l'a montré, les exigences des ministères – et de leurs fonctionnaires, qui avaient besoin d'espace pour pouvoir travailler – ont apporté des changements matériels radicaux au tissu interne des bâtiments[67]. Pourtant, aussi destructeur que le processus ait été de l'intérieur, il ne l'était pas aveuglément. Priscilla Ferguson a certainement raison de suggérer que « les énergies révolutionnaires n'étaient pas tant dirigées vers les choses elles-mêmes que vers la manière avec laquelle ces choses étaient conçues, perçues et utilisées. Plutôt que de détruire les palais aristocratiques, le nouveau gouvernement était plus enclin à convertir la propriété à des usages proprement révolutionnaires en tant que bâtiment public[68]. » Les remarques de Meister sur l'éviscération des bâtiments aristocratiques et ecclésiastiques sont nourries de son cosmopolitisme et, en tant qu'éditeur de la *Correspondance littéraire,* de son amour professé pour la culture française, c'est-à-dire la culture des élites : « Si la France persévre dans les exagérations de son républicanisme, que fera-t-elle de ses richesses, de son luxe, de ses palais, de toutes ces merveilles, augustes monumens du beau siècle de Louis XIV[69] ? »

54 Les changements physiques dans l'espace et les nouvelles utilisations auxquelles celui-ci est soumis sont , pour Meister, symptomatiques d'une transformation plus profonde, une sorte de dégradation des « avantages qui distingoient la France avec une faveur marquée » vers l'état actuel de la culture et de la société forgée par la révolution : « Qu' y a-t-il entre l'élégante politesse de l'esprit françois et la grossièreté du costume Jacobin, des mœurs révolutionnaires ; entre le sol le plus fertile de l'Europe et l'austérité du régime républicain, entre l'activité brillante d'une nation riche, vaine, industrieuse et ces sombres principes d'égalité destructeurs de toute industrie, de toute émulation, si ce n'est celle des vertus politiques [...][70] ? » De plus, avec son carnet de voyage publié à Zurich en 1797, il était sans doute conscient de la façon dont ses observations sur les frictions entre résistance et mouvement, entre stabilité et bouleversement, seraient reçues parmi ses compatriotes qui ne se souvenaient pas seulement du massacre des Gardes suisses en août et septembre 1792, mais qui étaient aussi confrontés à la Révolution genevoise de décembre 1792, qui a exercé une influence sur les tensions préexistantes, telles que la pression des changements sociaux et politiques, les contestations entre les cantons patriciens, les cantons commerçants et les pays sujets avec des droits politiques inférieurs (tels que le pays de Vaud), aux révoltes paysannes dans les Grisons et à Saint-Gallen, l'affaire du Stäfa (une protestation politique et économique dans le canton de Zurich qui s'est déchaînée en novembre 1794, mais qui fut finalement réprimée par les troupes au mois de juillet suivant), tandis que des radicaux comme Pieter Ochs, Heinrich Zschokke et Frédérique-

César de La Harpe débattaient de nouvelles formes constitutionnelles, en particulier la question de savoir si la meilleure forme de gouvernement pour la Suisse serait une république unitaire ou un système fédéral. Plus éclairant encore, l'année même où le carnet de voyage de Meister était publié, un bouleversement révolutionnaire à Bâle conduisait à la création d'une assemblée constituante, avec Ochs et d'autres radicaux se rendant à Paris pour rédiger une constitution pour une République helvétique unitaire. La Harpe avait également demandé l'intervention française dans le Vaud afin de renverser le pouvoir bernois. En effet, tous les défis à l'ancien régime suisse furent réalisés sous la menace d'une éventuelle invasion française, ce qui va passer en 1798[71]. Meister s'adressait donc surtout à son lectorat suisse confronté à un avenir incertain quand il offrait une évaluation des bouleversements en France : « Je déteste et détesterai toujours les révolutions ; le mal qu'elles produisent est certain, le bien qui peut en résulter tient à une suite de chances trop périlleuses, trop indépendantes des calculs de notre sagesse et de notre prévoyance[72]. » Il connaissait bien son lectorat.

55 Néanmoins, l'évaluation par Meister des changements matériels dans le tissu parisien n'est pas uniquement négative. Il a exprimé une certaine approbation à propos de la reconversion de la salle des Machines au palais des Tuileries :

56 L'intérieur du palais est, comme vous pouvez croire, entièrement bouleversé. Les changemens qu'on y a faits, ne sont qu'en décorations de bois et de toile. Mais ces décorations sont toutes, en général, d'assez bon goût. Les salles qui précèdent celle de la Convention, ainsi que celle de la Convention elle-même, ont, il faut l'avouer, quelque chose de simple, d'antique et d'imposant. Il est aisé de reconnoitre le génie de David dans l'ordonnance de la plupart de ces travaux[73].

57 Héritier des Lumières néo-classiques, critique culturel, francophile, Meister ne pouvait pas s'empêcher d'être légèrement impressionné. Il en va de même lorsqu'il se tourne vers l'effort national associé à la levée en masse, c'est-à-dire la fabrication d'armes :

58 Comment parcourir, sans la plus vive émotion, tous ces nombreux atteliers d'armes qui bordent les environs de l'ancienne place royale, la vaste enceinte de l'hôtel des Invalides, édifices achevés près qu'aussitôt qu'ils furent entrepris, et dont l'imposante merveille sortit de terre comme par magie ? Comment se rappeler encore sans étonnement, qu'à la fin de 1793, ce peuple avoit épuisé tous ses magazins de poudre, tous ses approvisionnemens de salpêtre, et que, dans l'espace de peu de semaines, il sut rassembler, pour ainsi dire, jusqu'aux moindres germes de cette matière éparse sur le sol de la France, et trouver dans sa seule industrie, grâce à l'ardeur avec laquelle il ose tout concevoir et tout entreprendre, plus de moyens de défense et plus de moyens d'attaque qu'il n'en avoit encore montrés jusqu'alors[74] ?

59 Comprenant bien les idées contemporaines du patriotisme et étant fermement enraciné dans la culture française, Meister pouvait rendre hommage à la détermination sévère de la mobilisation des ressources en l'an II – et ici c'est moins l'adaptation des bâtiments anciens qui impressionnait le Suisse, que l'effort d'une grande masse des artisans, ouvriers et ouvrières : les ateliers mêmes se trouvaient en plein air, pas dans les immeubles de l'ancien régime – aux jardins de Luxembourg, sur la place de Vosges, l'esplanade des Invalides, l'île Louviers et même sur la Seine elle-même[75]. Son attitude quelque peu ambiguë à l'égard de la Révolution reflétait peut-être une tension entre son souci éclairé et cosmopolite de progrès raisonné fondé sur la morale, sa conscience aiguë de la fragilité de la situation politique de sa Suisse natale et son admiration pour la contribution de la France à la culture européenne.

60 Si l'analyse de Meister de la Révolution est finement équilibrée, celle du Hambourgeois Friedrich Johann Meyer l'est également, notamment à la lumière de la « Terreur ». Elle est façonnée par ses propres croyances en l'importance fondamentale de l'éducation et de la morale comme fondements du progrès humain. Il a été bibliothécaire jusqu'en 1793 de la « Société patriotique » de Hambourg, qui visait à répandre les idées des Lumières et la connaissance des arts et des « métiers utiles » dans la région, un objectif qui, comme ceux de Karamzine et Meister, l'avait contraint à condamner la violence qui avait marqué la Révolution française, mais, contrairement aux deux autres, ne l'a pas empêché de louer les aspects qui ont favorisé la raison, le savoir et la vertu civique. En même temps, son amitié avec les radicaux allemands, y compris le « patriote » de Hambourg Georg Heinrich Sieveking – également membre de la Société patriotique et diplomate de premier plan du port hanséatique dans la mission à Paris dont Meyer faisait partie –, et, sans nul doute, la nécessité de travailler avec le Directoire l'ont rendu plus enclin à louer les aspects les plus progressifs de la Révolution. Il était également nécessaire, pour convaincre un lectorat allemand, de créer une distance entre le gouvernement jacobin du passé et le régime du Directoire avec lequel le gouvernement de Hambourg avait, au moment de la publication, restauré les relations commerciales et diplomatiques.

61 Aussi, lorsqu'il se promène dans Paris, il est heureux de constater que les statues de « l'odieux Louis XIV & de ses successeurs » ont été renversées – le contraste avec les vues de Meister sur le « Roi Soleil » est frappant –, mais il aurait aimé que la statue d'Henri IV sur le Pont-Neuf eût été une exception, ce qui n'est pas étonnant, étant donné l'accent qu'il met sur la morale et l'éducation comme étant essentielles à la vertu républicaine

62 On aurait pu lui appliquer une instruction utile, qui aurait annoncé aux nouveaux républicains, en voyant le noble portrait du bon Henri, qu'un pareil roi ne pouvait pas avoir de successeur. Mais dans ces momens où cette intéressante statue a été sacrifiée, ainsi que toutes les autres à des passions effrénées, on n'était pas en état d'écouter froidement la voix de la raison, on ne pensait qu'à détruire tous les monumens de la royauté ; comme s'ils étaient effectivement anéantis dans ces statues, & s'il n'en restait pas encore des traces dans ces superbes palais bâtis par les Rois ! Les républicains les plus chauds, mais sans préjugés, regrettent à present la destruction de ces beaux monuments de l'art moderne[76].

63 Cette dernière phrase faisait sans doute allusion à Alexandre Lenoir et à ses tentatives de sauver quelques-unes des effigies historiques de l'abbaye de Saint-Denis et à son ouverture du Musée des monuments français, qui occupait à l'origine l'ancien couvent des Petits-Augustins (aujourd'hui l'École nationale supérieure des Beaux-Arts, rue Bonaparte). Donc, pour Meyer, contrairement à Meister, la destruction aveugle n'a été qu'un spasme momentané et ne constituait pas une initiative inhérente au républicanisme. Plutôt que d'appauvrir le paysage historique urbain, le républicanisme pourrait apprendre de certaines parties de celui-ci. En ce sens, il n'était pas incompatible avec les vestiges physiques du passé, qui pouvaient coexister avec le présent comme source de connaissance et de compréhension. Pour Meyer – dans un thème qui remonte à son époque avec la Société patriotique de Hambourg –, les aspects éducatifs du paysage urbain pourraient contribuer au progrès moral et, en fin de compte, en comparaison, renforcer le républicanisme. Ainsi, le deuxième volume de son carnet de voyage reflète plus particulièrement son intérêt pour les Lumières,

l'éducation, la science, la connaissance technologique et la morale civique : il est presque entièrement consacré aux institutions éducatives et scientifiques, dont le Jardin des Plantes, le Musée National d'Histoire naturelle, l'observatoire télégraphique du Louvre (où se trouvait aussi le bureau central du système de sémaphores imaginé par Claude Chappe en 1792), les Écoles centrales, l'Institut aérostatique, ainsi que certains aspects des arts et métiers – les peintres David et Drouais et le sculpteur Houdon, les manufactures et, fait intéressant, le « nouveau système républicain des poids et mesures », ce dernier introduisant une reconceptualisation de l'espace qui, ultimement, deviendra globale.[77]

64 Mais, si tout cela représentait un aspect positif de la ville pour Meyer, le revers de la médaille se trouve dans son jugement sur la « Maison d'Égalité, ci-devant Palais-Royal » :

65 Le changement de nom en a apporté un dans l'existence de ce point de réunion du luxe & du goût. Il est devenu le réceptacle journalier de la plus hideuse race d'hommes, des agioteurs, des filoux, & des vagabonds [...]. Le matin & le soir, là, où jadis la société la plus élégante, la plus séductrice & la plus corrompue de Paris se rassemblait pour se promener, ou plutôt pour voir & être vue dans le jardin du Palais-Royal, les arcades, les halles, les cours, & le jardin d'Égalité fourmillent de cette race funeste d'agioteurs, de brocanteurs & de voleurs de toute espèce. Ils se promènent par grandes bandes, se tenant sous le bras, ou bien ils se tiennent fixes, divisés par grouppes [*sic*]. Représentez-vous des hommes avec des chapeaux poudreux & troués, de longs cheveux mal peignés, des redingotes déchirées, des pantalons sales, des bottes tombant sur les talons, un gros bâton noueux semblable à une massue à la main, tel est ce *public*[78].

66 Mais, pour Meyer, une dimension importante de son ouvrage était de séparer, dans l'esprit de ses lecteurs allemands, le régime du Directoire des violences et des turbulences du passé. Il cherche – d'une manière explicite – à désabuser ses compatriotes sur les violences fréquentes qu'ils imaginent dans les rues de Paris. Malgré la chute catastrophique d'abord des assignats et ensuite des mandats territoriaux, Meyer déclare que les rixes autour du papier-monnaie sont négligeables :

67 Un passant marchande quelque chose dans une boutique, on n'est pas d'accord sur le prix des assignats, on parle haut & avec chaleur, aussitôt il s'assemble un grouppe [*sic*] de curieux, d'oisifs, d'agioteurs, qui débattent entr'eux ce petit procès ; la foule augmente, la garde arrive pour la disperser, d'après les ordres de la police [...] & chacun va de son côté. J'ai été souvent témoin, surtout sur le Pont-Neuf, de ces scènes insignifiantes, & je les trouvais ensuite dans les papiers Français ou Allemands métamorphosées en émeutes dangereuses, en scènes de carnage ornées de coups de sabre, de têtes dangereusement blessées, de mains coupées, souvent même présentées comme des préludes de la contre-révolution, que dans quelques contrées étrangères on espère & on desire avec tant d'ardeur[79].

68 Il évoque aussi les sentiments associés aux lieux pour souligner que l'ordre républicain s'affranchit de la violence et de l'instabilité du passé.h Au Conseil des Anciens, par exemple, siégeant dans la salle des Machines dans le palais des Tuileries, il écrit que :

69 Le silence imposant & la dignité des séances du Conseil des Anciens contrastent avec le souvenir des scènes tumultueuses, qui ci-devant étaient à l'ordre du jour dans cette salle, des émeutes populaires & des horribles massacres qui l'ont souillée. Là est la place, où le 1er *Prairial* (le 20 Mai 1795) le sang du représentant *Ferraud* a inondé la

tribune, où sa tête a été présentée au Président *Boissy* entre les picques & des sabres nus. Là, au milieu de ses complices, était assis *Robespierre*, en attitude convulsionnaire, levant un front audacieux contre la tempête prête à l'écraser, bravant le décret d'arrestation que personne n'osait exécuter[80].

70 Meyer, donc, invoque la salle comme un lieu de mémoire des violences de prairial an III pour y opposer le bon ordre des débats des nouveaux Conseils. Il fait de même quand il voit l'inscription *Le 10 Août* sur chaque brèche faite dans les murs du Palais pendant le combat de cette journée. « Un zélé républicain [...] me montra avec une grande satisfaction ces monumens du renversement de la puissance royale. Quelques semaines après, je repassai devant cette même façade avec le même républicain, on avait élevé des échafauds, des maçons étaient occupés à réparer les brèches & à effacer les inscriptions [...] Cette opération [...] mit mon démocrate fort en colère, peu s'en fallut qu'il ne traitât les auteurs de ce travail comme des archi-royalistes[81]. » Son trait d'humeur implique que Meyer lui-même croit que des telles réparations aux édifices de la représentation nationale sont les bienvenues : une marque du passage vers un ordre stable et constitutionnel. Mais c'est, pour Meyer, un travail inachevé. Visitant la Place de la Concorde, il pense que :

71 Ce nom forme un contraste révoltant avec les flots de sang de tant de respectables personnages, qui y ont été sacrifiés à la discorde et à la rage des factions. On a très-bien fait d'effacer le nom sanguinaire de place de la Révolution : mais on ne devait pas l'honorer du beau nom de Concorde, avant que par le rétablissement de la paix intérieure & par la confirmation du bonheur des Français, tout souvenir de la sanglante discorde fût anéanti, & que la nation fût complètement réconciliée avec elle-même[82].

72 Pour Meyer, la commémoration de la concorde est prématurée, tandis que, pour les républicains du Directoire, c'est peut-être une toponymie née d'un espoir, ou d'une aspiration.

Conclusion

73 L'objectif initial de cette recherche était d'explorer les espaces et les lieux du Paris révolutionnaire, en utilisant les récits de voyage étrangers comme un moyen d'esquisser des descriptions des changements matériels dans l'environnement urbain forgé par la Révolution : les « représentations de l'espace » à travers lesquelles les régimes successifs ont essayé d'imposer un certain ordre spatial à la ville, d'établir leurs nouvelles institutions civiques et de transmettre leurs messages politiques aux citoyens à travers des embellissements. L'objectif reste de produire, tout d'abord, un article (presque achevé) sur la façon dont les espaces du Paris révolutionnaire ont été transformés par les révolutionnaires afin de transmettre leurs messages, de créer de nouvelles topographies politiques, de convertir, au sens matériel, les espaces d'Ancien Régime en des lieux propres à servir le nouvel ordre civique et, ainsi, de façonner de nouveaux comportements politiques et civiques. En fin de compte, je prévois un livre sur ce sujet et, bien que les documents d'archives en forment l'épine dorsale, l'écriture de voyage aura aussi sa place, quoique d'une manière différente de celle que j'avais initialement prévue. Par conséquent, non seulement les détails sur les changements physiques et les embellissements varient, mais la façon dont ils sont décrits, les réactions des écrivains et, surtout, les significations que les auteurs tirent des sites physiques sont variés dans leur appréhension, dans leur démonstration politique et

dans leur objectif culturel. Le résultat est que, quelle que divertissante que soit une grande partie de cette littérature – la description par Karamzine du Palais-Royal, ou celle de Meister des dommages causés au faubourg Saint-Germain sont particulièrement mémorables, tout comme le récit exubérant de Williams du Champ-de-Mars pendant la Fête de la Fédération –, on ne peut pas les voir comme une description neutre de la transformation matérielle de la ville, de la « transformation révolutionnaire du quotidien », comme le dit Leora Auslander, ou du « nouveau paysage révolutionnaire » exploré par Priscilla Ferguson.

74 Pourtant, si les écrits des quatre visiteurs étrangers examinés ici ont été façonnés par leurs prédilections politiques ou culturelles et par leurs publics, cela signifiait que leurs regards sur la ville étaient construits. Leurs récits mettent de l'ordre sur les espaces et la vie humaine et matérielle de la ville, en choisissant de mettre en relation des lieux, des personnes et des expériences particulières : comme nous l'avons vu, Karamzine préférait les sites culturels, tandis que Meyer était attiré par les lieux d'éducation publique ; Williams a surtout écrit sur les sites politiques – la Bastille, le Palais-Royal, le Champ de la Fédération – mais peut-être que, en tant que femme, elle n'errait pas sans escorte et a peut-être et a peut-être été, de ce fait, restreinte dans la sélection de ses visites. Même ainsi, de même que Michel de Certeau a soutenu, à propos de « marcher la ville », que le piéton peut sélectionner des itinéraires qui tracent un parcours personnel – celui qui peut être déterminé par ses préférences, l'évitement de certaines zones, etc.[83] –,la construction virtuelle de l'espace urbain dans chacun de ces écrits de voyage trace un itinéraire personnel à travers la ville révolutionnaire, même si, dans leurs reportages, les auteurs ont chacun un œil sur leurs lectorats respectif.

75 Donc s'ils sont témoins des tentatives des révolutionnaires d'ordonner l'espace urbain de nouvelles manières, ou de donner de nouvelles significations et usages à de tels espaces (les « représentations de l'espace » d'Henri Lefebvre[84]), en imposant leur propre sens de l'ordre aux espaces qu'ils voyaient, les visiteurs, à leur tour, offraient à leurs lecteurs une nouvelle couche de « représentations de l'espace » – un récit, un ordre et une représentation de la ville révolutionnaire qui convenaient à la fois à leurs propres préférences, y compris leur agenda politique ou social, et à leur lectorat national. Leurs récits, en d'autres termes, essayaient de façonner des manières d'imaginer et de regarder la ville en révolution – et de juger la révolution elle-même. Ensemble, donc, les quatre auteurs explorés ici – Karamzine, Williams, Meister et Meyer – présentent des perspectives différentes pour regarder et rendre compte des transformations de l'espace urbain, devenu une manière de commenter – métaphoriquement et directement – la révolution elle-même. Ce faisant, ils constituent – parmi d'autres écrits comme les leurs – un éventail de jugements non seulement sur la ville en particulier mais aussi, plus largement, sur la Révolution en tant qu'événement, processus et phénomène.

76 Le paysage urbain du Paris révolutionnaire devient dans cette optique un vecteur des débats souvent enflammés et passionnés, qui se poursuivaient ailleurs à travers l'Europe[85]. Le sentiment du lieu dans ces écrits devient ainsi un dispositif à la fois pour débattre de la Révolution française elle-même, mais aussi pour appliquer ses leçons aux préoccupations domestiques des écrivains et de leur lectorat, quel que soit le pays auquel ils appartiennent. Par conséquent, les carnets de voyage, pris ensemble, peuvent éclairer le débat international sur la Révolution française et peuvent être utilisés pour explorer la façon dont elle a été représentée à un lectorat transnational qui, à son tour,

aurait interprété ce qu'il lit à la lumière de ses propres préoccupations locales ou nationales. En utilisant une riche gamme de ces matériaux, à partir d'une aussi grande variété d'auteurs et de perspectives que possible, et en s'appuyant sur l'expertise du plus grand nombre possible de spécialistes, il semble possible de construire une perspective véritablement transnationale de la ville. De toute évidence, un tel projet ne nous en dira pas autant que nous le voulons sur ce qu'était réellement la ville en ces jours tumultueux, mais il nous en dira beaucoup sur la façon dont la ville, son environnement et ses habitants sont devenus un thème central des débats culturels et politiques à travers l'Europe et même le monde atlantique – sur les thèmes de la révolution, des réformes politiques, des Lumières, de la raison, des sentiments, de la littérature, de l'éducation, du progrès, de la morale, de la culture, de l'identité, le tout dans un contexte véritablement international, comparatif : une histoire européenne (voire transnationale) du Paris révolutionnaire.

NOTES

1. Nikolai Mikhailovitch KARAMZINE (trad. A. Legrelle), *Voyage en France 1789-1790*, Paris, Hachette, 1885, p. 75.

2. Voir, par exemple, Janet POLASKY, *Revolutions without borders: the call to liberty in the Atlantic world,* New Haven et Londres, Yale University Press, 2015 ; Annie JOURDAN, *La Révolution : Une exception française* ? Paris, Flammarion, 2006 ; Jean-Clément MARTIN, *Nouvelle histoire de la Révolution française* Paris, Perrin, 2019, dont le premier chapitre s'adresse aux perspectives européennes et atlantiques ; Ian COLLER, *Muslims and Citizens: Islam, Politics and the French Revolution*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2020 ; et Micah ALPAUGH, *Friends of Freedom: the Interconnected Rise of Social Movements in America, Britain, Ireland, France and Haiti, 1765-1800,* Cambridge, Cambridge University Press, 2022.

3. Voir James DUNCAN et Derek GREGORY (dir.), *Writes of Passage: Reading Travel Writing,* Londres et New York, Routledge, 1999.

4. Je me suis servi de la traduction anglaise (version qui m'était accessible pendant la pandémie): Henri LEFEBVRE (trad. Donald Nicolson-Smith), *The Production of Space*, Oxford, Blackwell, 1991, mais la version originale est, bien sûr *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974. On peut lire aussi l'article de Henri LEFEBVRE, « La production de l'espace », *L'homme et société,* nº 31-32, janvier-juin 1974, p. 15-32.

5. Pour un important exemple bordelais, voir Élisabeth MITTON, « Le quartier des "Grands Hommes", une réalisation d'urbanisme à Bordeaux à l'époque révolutionnaire », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXII (1979-81), p. 135-142 ; et Michel FIGEAC, « Révolution et urbanisme à la fin du XVIIIe siècle: Bordeaux entre vandalisme, iconoclasme, et spéculation immobilière », *Histoire, Économie, Société*, année XXXIII, nº 3, 2014, p. 67-83. À Paris, voir Ralph KINGSTON, « The Bricks and Mortar of Revolutionary Administration », *French History*, t. XX, nº 4, 2006, p. 405-423 ; et Richard S. CLAY, *Iconoclasm in Revolutionary Paris: the transformation of signs*, Oxford, Voltaire Foundation, 2012, lequel expose non-seulement les actes destructeurs, mais aussi transformatifs de l'espace matériel.

6. Henri LEFEBVRE, *The Production of Space*, *op. cit.*, p. 33 et 38-39.

7. On peut citer, par exemple, le philosophe Michel DE CERTEAU, *L'Invention du quotidien*, 2 vol., Paris, Union générale d'éditions, 1980. Je me suis servi de la traduction anglaise : (trad. S. F. Rendall), *The Practice of Everyday Life,* Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 2011, Part III (Spatial Practices), et notamment le chapitre 6, « Walking in the City », p. 91-110. Voir également l'urbaniste Edward SOJA, *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, London, Verso Press, 1989, et *ID.*, *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Oxford, Blackwell, 1996.

8. Comme je tente de démontrer dans mon *Rebel Cities: Paris, London and New York in the Age of Revolution*, London, Little Brown, 2017.

9. Pour les projets et les travaux, voir Archives nationales (AN par la suite), Paris, F/13/1239 et 1240.

10. Pour l'iconoclasme pendant la Révolution française et depuis sur les plans historique et contemporain, voir aussi Emmanuel FUREIX (dir.), *Iconoclasme et Révolutions de 1789 à nos jours*, Paris, Champ Vallon, 2014. Pour l'iconoclasme et les luttes et tensions liées aux signes politiques en France après 1815, voir aussi *ID.*, *L'œil blessé : politiques d'iconoclasme après la Révolution française*, Paris, Champ Vallon, 2019 ; *ID.*, « Police des signes, ordre et désordre urbains en temps de crise », *Histoire urbaine*, vol. ii, nº 43, 2015, p. 157-176 ; *ID.*, « L'iconoclasme politique (1814-1848) : une violence fondatrice? », dans Jean-Claude Caron, Frédéric Chauvaud, Emmanuel Fureix et Jean-Noël Luc (dir.), *Entre violence et conciliation : la résolution des conflits sociopolitique en Europe au XIX^e^ siècle,* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, p. 231-241.

11. Gary NASH, *The Urban Crucible: Social Change, Political Consciousness and the Origins of the American Revolution*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1979.

12. L'application du « tournant spatial » à la politique révolutionnaire ou radicale a été initiée par d'autres, dont Priscilla P. FERGUSON, *Paris as Revolution: Writing the Nineteenth-Century City*, Berkeley, Los Angeles, Oxford, University of California Press, 1997, dont le premier chapitre traite de la façon dont la Révolution a « réécrit » le discours de la forme urbaine afin de conceptualiser un nouveau paysage urbain ; Katrina NAVICKAS, *Protest and the Politics of Space and Place, 1789-1848,* Manchester, Manchester University Press, 2016 ; Christina PAROLIN, *Radical Spaces: Venues of Popular Politics in London, 1790-c. 1845,* Canberra, Australian National University Press, 2010 ; et les auteurs du numéro spécial de *History and Theory*, nº LII, octobre 2013.

13. Leora AUSLANDER, *Cultural Revolutions: Everyday Life and Politics in Britain, North America, and France,* Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 2009, p. 113-148 (plus spécifiquement p. 114). Voir aussi Annie JOURDAN, *Les Monuments de la Révolution, 1770-1804 : une histoire de représentation*, Paris, Champion, 1997, qui traite de la relation entre les représentations physiques, la politique et la régénération révolutionnaire d'espace public. Voir aussi Steven ADAMS, « Space, Politics and Desire: Configuring the Landscape in Post-Revolutionary France », *Landscape Research*, nº XXXV, 2010, p. 1-16. James A. LEITH, dans *Space and Revolution: Projects for Monuments, Squares and Public Buildings in France, 1789-1799* (Montréal, McGill-Queen's Press, 1991), explore les plans non réalisés pour de nouveaux espaces civiques.

14. Priscilla P. FERGUSON, *Paris as Revolution...*, *op. cit.*, p. 13.

15. Voir, par exemple, l'œuvre de Claudette HOULD, La Révolution par la Gravure : les Tableaux historiques de la Révolution française, une entreprise éditoriale d'information et sa diffusion en Europe (1791–1817), Vizille, Musée de la Révolution française, 2002 ; ID., La Révolution par le dessin : les dessins préparatoires aux gravures des « Tableaux historiques de la Révolution française (1789-1802) », Vizille, Musée de la Révolution française, 2008. Voir aussi Richard TAWS, The Politics of the Provisional: Art and Ephemera in Revolutionary France, University Park, Penn State University Press, 2013, une œuvre qui expose les liens multiples entre la révolution et les représentations visuelles du nouvel ordre dans la fête, l'architecture et les choses éphémères de la vie quotidienne (assignats, passeports, certificats, jeux, almanachs).

16. Henri LEFEBVRE, *The Production of Space*, *op. cit.*, p. 142-143.

17. Colin JONES, *Paris: The Biography of a City*, London, Penguin, 2005, p. xv-xvi.

18. Comme l'ont démontré les contributeurs au colloque de 2010 et à son ouvrage éponyme, *La République en voyage*, *1780-1830* (Gilles Bertrand et Pierre Serna [dir.], Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013), où il s'agit de voyageurs républicains dans des contextes différents – des territoires de la contre-révolution aux pays républicains ou en révolution eux-mêmes, l'exil interne en France, tout ce qui façonne les expériences et les perspectives des voyageurs.

19. Jakob Heinrich MEISTER, *Souvenirs de mon dernier voyage à Paris*, Zurich, Orrel, Gessner, Fussil, 1797, p. v.

20. James EPSTEIN, « Spatial Practices/Democratic Vistas », *Social History*, nº XXIV, 1999, p. 294-310.

21. Leif JERRAM, « Space: A Useless Category for Historical Analysis? » *History and Theory*, nº LII, 2013, p. 404.

22. Delores HAYDEN, *The Power of Place: Urban Landscapes as Public History*, Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 1997, p. 18.

23. Yi-Fu TUAN, *Space and Place: The Perspective of Experience*, University of Minnesota Press, 2001, p. 6.

24. Voir, par exemple, le récit de Nikolai KARAMZINE, *Voyage en France...*, *op. cit.* : il porte avec lui une perspective explicitement « européenne », tirée de ses lectures de la littérature européenne, faites avant son voyage. Voir aussi Vladimir K. KANTOR, « Karamzin, or Russia's European Path », *Russian Studies in Philosophy*, nº LV, 2017, p. 431-444.

25. Sur les représentations des étrangers du Paris des Lumières, voir Jean-François DUBOST, « Les étrangers à Paris au siècle des Lumières », dans Daniel Roche (dir.), *La Ville promise : mobilité et accueil à Paris, fin XVII^e^-début XIX^e^ siècle*, Paris, Fayard, 2000, p. 221-288.

26. Sur Karamzine, voir J. Laurence BLACK, Nicholas Karamzin and Russian Society in the Nineteenth Century: A Study in Russian Political and Historical Thought, Toronto, University of Toronto Press, 1975 ; Sara DICKINSON, Breaking Ground: Travel and National Culture in Russia from Peter I to the Era of Puskin, Brill, 2006, p. 105-142 ; Elena V. BESSCHETNOVA, « Nikolai M. Karamzin: establishing Russian Enlightenment Ideas », Russian Studies in Philosophy, t. LV, nº 6, 2017, p. 422-430 ; et Vladimir K. KANTOR, « Karamzin, or Russia's European Path », art. cit.

27. A. LEGRELLE, avant-propos, dans Nikolai Mikhailovitch KARAMZINE, *Voyage en France 1789-1790*, *op. cit.*, p. xxix.

28. Nikolai Mikhailovitch KARAMZINE, *Voyage en France 1789-1790*, *op. cit.*, p. 141-143.

29. *Ibid.*, p. 181.

30. *Ibid.*, p. 199.

31. *Ibid.*, p. 308-309.

32. Sur Williams, voir Deborah KENNEDY, *Helen Maria Williams and the Age of Revolution*, Lewisburg, Bucknell University Press, 2002 ; Lionel D. WOODWARD, *Une Anglaise amie de la Révolution française : Hélène-Maria Williams et ses amis*, Paris, Honoré Champion, 1930, et la thèse de Rachel ROGERS, « Vectors of Revolution: The British Radical Community in Early Republican Paris, 1792-1794 », thèse de doctorat, Université de Toulouse-Mirail, 2012.

33. Deborah KENNEDY, *Helen Maria Williams...*, *op. cit.*, p. 51.

34. Gary KELLY, *Women, Writing, and Revolution, 1790-1827*, Oxford, Oxford University Press, 1993, p. 33.

35. Helen Maria WILLIAMS, *Lettres écrites en France, à l'été 1790, à un ami en Angleterre, contenant diverses anecdotes relatives à la Révolution Français, et Mémoires de Mons. Et Madame du F---*, Londres, T. Cadell, 1790, p. 46.

36. Germaine DE STAËL (éd. Paul Usteri et Eugène Ritter), *Lettres inédites de Madame de Staël à Henri Meister*, Paris, Hachette, 1904.

37. Jeanne CARRIAT, « Jakob Meister », *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, en ligne: www.dictionnaire-journalistes-gazettes18e.fr/journaliste/565-jakob-meister
38. Jakob Heinrich MEISTER, *Souvenirs…*, *op. cit.*, p. 109.
39. *Ibid.*, p. 257-258.
40. *Ibid.*, p. 91.
41. Sur Meyer, voir Karl Veit RIEDEL, *Friedrich Johann Lorenz Meyer, 1760-1844: Ein Leben in Hamburg zwischen Aufklärung und Biedermeier*, Hambourg, Christians, 1963.
42. Frédéric Jean Laurent MEYER, *Fragments sur Paris*, Hambourg, 1798, t. II, p. 95.
43. *Ibid.*, t. II, p. 95.
44. Pour une image frappante de la disette de l'an IV, voir la peinture de Jean-Baptiste Lesueur, « La disette de pain à Paris », sur le site Paris-Musées: https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/musee-carnavalet/oeuvres/misere-et-penurie-a-paris#infos-principales
45. Helen Maria WILLIAMS, *Lettres écrites de France, à une amie en Angleterre pendant l'année 1790*, Paris, Imprimerie de Garnéry, 1791, p. 22-23.
46. Hans-Jürgen LÜSEBRINK et Rolf REICHARDT, *The Bastille: A History of a Symbol of Despotism and Freedom*, Durham, N.C., Duke University Press, 1997.
47. Helen Maria WILLIAMS, *Lettres écrites de France, à une amie en Angleterre…*, *op. cit.*, p. 24-25.
48. Halina ADAMS, « Imagining the Nation: Transforming the Bastille in Williams's *Letters Written in France* (1790) », *European Romantic Review*, vol. XXV, nº 6, p. 723-741 (plus spécifiquement p. 724).
49. Helen Maria WILLIAMS, *Lettres écrites de France, à une amie en Angleterre…*, *op. cit.*, p. 105.
50. *Ibid.*, p. 105.
51. *Ibid.*, p. 11-12.
52. Lynn HUNT, *Politics, Culture, and Class in the French Revoluton*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1984, p. 27. Voir aussi Hans-Jurgen LÜSEBRINK et Rolf REICHARDT, *The Bastille…*, *op. cit.* ; et Héloïse BOCHER, *Démolir la Bastille. L'édification d'un lieu de mémoire*, Paris, Vendémiaire, 2012.
53. Helen Maria WILLIAMS, *Lettres écrites de France, à une amie en Angleterre…*, *op. cit.*, p. 107.
54. *Ibid., p.* 16-17.
55. *Ibid.*, p. 23.
56. Mona OZOUF, « Space and Time in the Festivals of the French Revolution », *Comparative Studies in Society and History*, vol. XVII, nº 3, 1975, p. 372-384
57. Nikolai Mikhailovitch KARAMZINE, *Voyage…*, *op. cit.*, p. 96-97.
58. *Ibid.*, p. 98,
59. *Ibid.*, p. 99-100.
60. Anastasia ECCLES, « Formalism and Sentimentalism: Viktor Shklovsky and Laurence Sterne », *New Literary History*, vol. XLVII, nº 4, 2016, p. 525-545 (plus spécifiquement p. 528-529). Voir aussi Gitta HAMMARBERG, *From the Idyll to the Novel: Karamzin's Sentimentalist Prose*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.
61. Nikolai Mikhailovitch KARAMZINE, *Voyage…*, *op. cit.*, p. 105.
62. Victor TAKI, « In search of true monarchy: Montesquieu, Speranskii, Karamzin and the Politics of Reform in Early Nineteenth-Century Russia », *European Review of History – Revue européenne d'histoire*, vol. XVI, nº 1, 2009, p. 125-149.
63. Helen Maria WILLIAMS, *Lettres écrites de France, à une amie en Angleterre…*, *op. cit.*, p. 82-83.
64. Nikolai Mikhailovitch KARAMZINE, *Voyage…*, *op. cit.*, p. 79-80.
65. *Ibid.*, p. 155.
66. Jakob Heinrich MEISTER, *Souvenirs…*, *op. cit.*, p. 86-87.
67. Ralph KINGSTON, « The Bricks and Mortar… », art. cit.

68. Priscilla FERGUSON, *Paris : Révolution*, p. 12-13.
69. Jakob Heinrich MEISTER, *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 89.
70. *Ibid*., p. 88-89.
71. Voir Marc LERNER, *A Laboratory of Liberty: The Transformation of Political Culture in Republican Switzerland, 1750-1848*, Leiden and Boston, Brill, 2012.
72. Jakob Heinrich MEISTER, *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 3.
73. *Ibid*., p. 137.
74. *Ibid*., p. 167-168.
75. Il y avait des « usines flottantes » sous les ponts, des barques avec des noms véritablement révolutionnaires – *Sans-Culotte, Républicain, Intrépide*, *Tyrannicide, Régicide, Carmagnole* : AN (Paris), F/13/309-312a.
76. Frédéric Jean Laurent MEYER, *Fragments sur Paris*, *op. cit.*, t. I, p. 20. À noter que le traducteur de l'allemand n'était autre que le général François Dumouriez. Il utilisa cette occasion, dans son avant-propos, pour présenter ses pensées sur la Révolution française et sur la politique française.
77. Voir l'article plein d'esprit de John L. HEILBRON, « The Politics of the Meter Stick », *American Journal of Physics*, nº LVII, 1989, p. 988-992.
78. Frédéric Jean Laurent MEYER, *Fragments sur Paris*, *op. cit.*, t. I, *p.* 24-25.
79. *Ibid*., p. 16-17.
80. *Ibid*., p.199-200.
81. *Ibid*., p. 35-36.
82. *Ibid*., p. 42.
83. Michel DE CERTEAU, *L'invention du quotidien*, Paris, Union générale d'éditions, 1980. Nous avons utilisé la traduction anglaise : *The Practice of Everyday Life*, trad. S. F. Rendall, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 2011, *Part III 'Spatial Practices'*. Voir surtout le chapitre 6, « Walking in the City », p. 91-110.
84. Henri LEFEBVRE, *The Production of Space*, *op. cit.*, p. 33, 38-39.
85. Voir, par exemple, Annie JOURDAN, *La Révolution, une exception française ?*, *op cit.* ; *ID.*, *La Révolution batave entre la France et l'Amérique (1795-1806)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008 ; Gregory CLAEYS, *The FRENCH Revolution Debate in Britain: the Origins of Modern Politics*, Basingstoke, Palgrave, 2007 ; Marc LERNER, *A Laboratory of Liberty…*, *op. cit.* ; Mike RAPPORT, « The International Repercussions of the French Revolution », dans Peter McPhee (dir.), *A Companion to the French Revolution*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2012, p. 381-396 ; et *ID.*, « Jacobinism from outside », dans David Andress (dir.), *Oxford Handbook of the French Revolution*, Oxford, Oxford University Press, 2015, p. 503-518.

RÉSUMÉS

S'intéressant aux concepts interprétatifs d'« espace », cet article explore comment quatre visiteurs étrangers à Paris dans les années 1790 - Helen Maria Williams, Nikolaï Karamzine, Heinrich Meister et Friedrich Meyer - ont enregistré leurs impressions sur les changements que la Révolution française a apportés à la ville. Alors que les révolutionnaires eux-mêmes ont adapté et embelli les bâtiments et les espaces physiques existants pour servir les objectifs du nouveau régime, le reportage des voyageurs ne décrit pas ce dont ils ont été témoins dans un sens neutre. Les récits de voyage expriment plutôt les idées préconçues de leurs différents auteurs, leurs

origines culturelles et leurs prédilections politiques, leur sexe ainsi que le lectorat pour lequel ils écrivaient. L'article suggère donc que les descriptions des voyageurs peuvent être un thème central autour duquel on peut organiser divers regards, jugements et débats internationaux sur la Révolution française en tant qu'événement, processus et phénomène : une histoire européenne transnationale du Paris révolutionnaire.

Engaging with interpretative concepts of 'space', this article explores how four foreign visitors to Paris in the 1790s—Helen Maria Williams, Nikolai Karamzin, Heinrich Meister and Friedrich Meyer—recorded their impressions of the changes that the French Revolution wrought on the city. While the revolutionaries themselves adapted and embellished existing buildings and physical spaces to further the aims of the new regime, the reportage of the travellers do not describe what they witnessed in any neutral sense. Rather, the travelogues reflect their different authors' preconceptions, their individual cultural backgrounds and political predilections, their gender as well as the readership for whom they were writing. The article therefore suggests that travellers' descriptions can be a central theme around which one can organise diverse, international views, judgments and debates on the French Revolution as an event, as a process and as a phenomenon: a transnational, European history of revolutionary Paris.

INDEX

Mots-clés : Paris, Étrangers, Voyageurs, Récits de voyage
Keywords : Paris, Foreigners, Travellers, Travelogues

AUTEUR

MIKE RAPPORT

University of Glasgow